

THÉODORE
MONOD



**D É S E R T
L I B Y Q U E**

RÉCIT

Theodore Monod

ARTHAUD

THÉODORE MONOD

DÉSERT LIBYQUE

RÉCIT

Le désert Libyque, le plus aride de tous les déserts, situé de part et d'autre de la frontière égypto-libyenne, est aussi le plus mystérieux. Ses secrets, enfouis sous les sables, captivent les scientifiques dès la fin du XIX^e siècle.

L'origine inconnue de fragments de verre, dispersés dans la Grande Mer de sable, la recherche de l'oasis perdue, la découverte de vastes dépôts de jarres sont autant d'énigmes qui poussent Théodore Monod à arpenter cette partie orientale du Sahara.

Cet ouvrage, placé sous sa direction, décrit le paysage, la faune, la flore, le peuplement préhistorique et l'histoire de l'exploration de ce lieu magique.

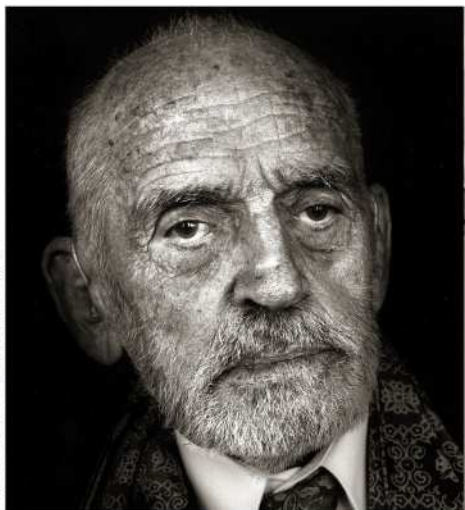


Photo : © Ullstein Bild / Roger-Viollet

ARTHAUD

DÉSERT LIBYQUE

© Arthaud, Paris, 1994, 2008
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-08-125619-4

Cet ouvrage, placé sous la direction de Théodore Monod, a été écrit par Jean-François Sers, ancien grand reporter (*L'Aurore*, *Le Figaro*). Nous remercions Edmond Diemer, auteur du chapitre « Le peuplement au temps de l'homme préhistorique » et des encadrés consacrés aux « Dunes voyageuses » et aux « Datations », ainsi que Jean Fabre, géologue, directeur de recherche honoraire au CNRS, pour la rédaction de l'encadré « Géologie ». Anne Guintini, journaliste de *L'Équipe Magazine*, a recueilli les propos de Théodore Monod, cités dans les encadrés « Un botaniste insatiable », « Flore et faune », « Voyageur au long cours », « À la recherche des millions d'années », « Sauvons le désert ! » et « Homme de plume ».

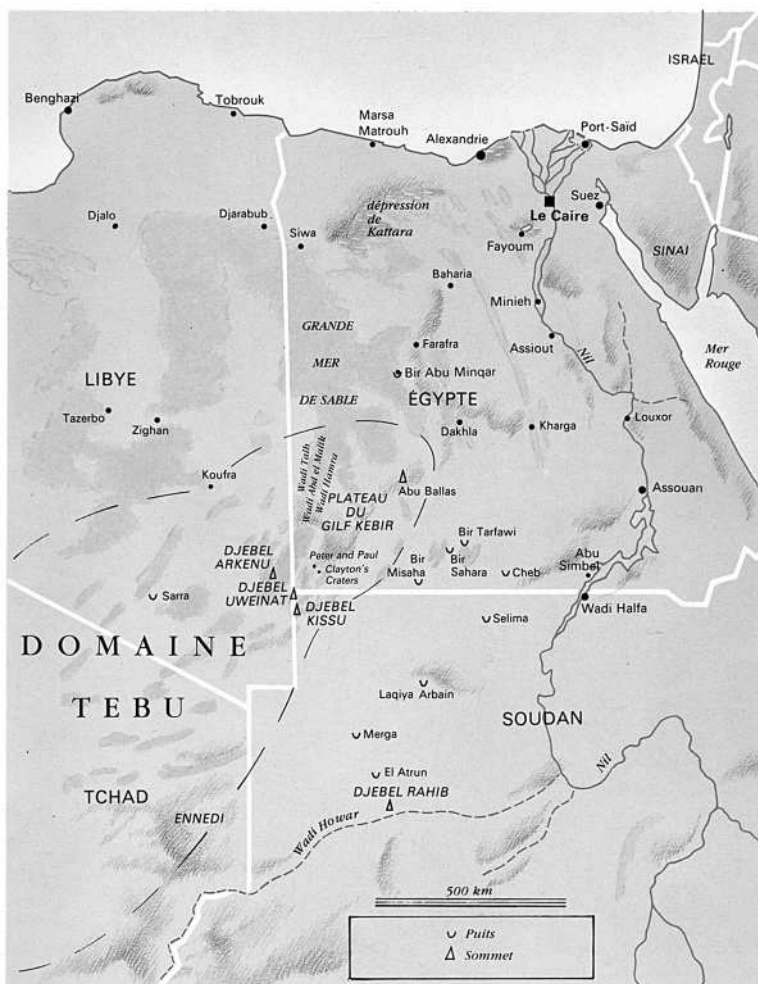
Il est important de préciser que Jean-François Sers, Edmond Diemer et Pascal Tournaire, photographe, ont accompagné Théodore Monod lors de son expédition dans le désert Libyque du 27 février au 18 mars 1993, organisée par Samir et Wally Lama.

Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage un glossaire.

sous la direction de
Théodore MONOD

DÉSERT LIBYQUE
Jean-François SERS

ARTHAUD



AVANT-PROPOS DE THÉODORE MONOD

Le terme même de « désert Libyque » mérite une explication. L'adjectif « libyque » s'applique à une région géographique, alors que l'adjectif « libyen » concerne l'État dont la capitale est Tripoli. Les anciens appelaient d'ailleurs Libye une large partie de l'Afrique du Nord.

En offrant au lecteur français un volume consacré au désert Libyque, on a voulu lui permettre de découvrir ce territoire qu'il a jusqu'ici trop longtemps ignoré, et que l'on pourrait également dénommer le Sahara oriental.

En fait, les termes *Libyan desert* ou *Libysche Wüste* désignent essentiellement ce que l'Égypte appelle son « désert Occidental ».

La carte de la page ci-contre s'efforce de montrer que le *Western Desert* égyptien, les oasis orientales (Koufra, etc.), le djebel Uweinat avec ses annexes (Arkenu, Kissu, Merga...) feront partie d'un désert Libyque *lato sensu*, qui se terminera vers le sud avec la limite des steppes sahéliennes, donc, en gros, avec le tracé du Wadi Howar.

Fallait-il traiter ici des oasis égyptiennes ? Étant donné les constantes relations historiques entre la vallée du Nil et les palmeraies, en raison également, il faut l'avouer, de l'insuffisance de la documentation à notre disposition, nous ne l'avons pas jugé possible.

Désert Libyque

Si le public français connaît surtout le Sud algérien avec le Hoggar et le Tassili, s'il visite parfois l'Air et le Ténéré, il sait peu de chose du désert Libyque. Après l'expédition allemande de 1873-1874, le désert Libyque devait d'ailleurs rester fermé à l'exploration européenne jusqu'au premier quart du ^{xx}^e siècle. C'est alors seulement que, grâce à la voiture et parfois à l'avion, Anglais et Égyptiens ont pu, malgré l'énorme obstacle opposé par la Grande Mer de sable, entreprendre l'exploration d'un territoire jusque-là interdit aux voyageurs. En peu d'années allaient être découverts et, pour l'essentiel, étudiés les deux reliefs majeurs du désert Libyque : le djebel Uweinat et le Gilf Kebir.

Une caractéristique essentielle du désert Libyque est son extrême aridité, puisque l'on peut parcourir dans la Grande Mer de sable plus de 100 kilomètres sans y découvrir une seule plante vivante... Il s'agit d'ailleurs d'une péjoration relativement récente du climat, car les hommes de la préhistoire pouvaient y rencontrer éléphants, rhinocéros et girafes. Il y a peut-être un siècle ou deux, quelques pistes caravanières pouvaient encore assurer une certaine liaison entre les palmeraies égyptiennes et celles de la région de Koufra.

Si le pays n'a plus aujourd'hui ni nomades, ni chameaux, ni pâturages, ni gazelles, il faut noter que le désert Libyque semble bien avoir appartenu au cours des siècles historiques à un peuplement humain particulier, celui des Tebus, appelés parfois, suivant les régions, Tédas, Goranes ou Dazas. Le monde tebu succède vers l'est au monde touareg. Si son origine demeure mystérieuse et discutée, il paraît certain qu'il a historiquement occupé l'ensemble du désert Libyque avec ses prolongements méridionaux en pleine région sahélienne.

Cet ouvrage, volontairement dépourvu de toute érudition proprement dite, doit cependant pouvoir fournir au lecteur une connaissance suffisante de ce territoire.

Il semble juste de rendre ici un hommage mérité à tous ceux qui ont collaboré à la réalisation de ce volume : Samir et Wally Lama, Jean-François Sers, Edmond Diemer et Pascal Tournaire.

INTRODUCTION

Depuis bien des années, Théodore Monod portait un intérêt tout particulier au désert Libyque oriental dont la prodigieuse aridité devait si longtemps interdire l'exploration. À l'exception de quelques caravanes aventurées au cours des âges dans son immensité minérale, il a fallu en effet attendre les années 1925-1935 pour voir des missions motorisées parties du Caire commencer à préciser les particularités géographiques de cette région.

Une région qui, du nord au sud, va de Siwa à Merga et, de l'est à l'ouest, du Nil à Koufra. Seule vient la rompre, à l'ouest du Nil, la ligne des oasis, qui suit une fracture géologique et où jaillit l'eau : Kharga, Dakhla, Farafra et Baharia. Au-delà, c'est la Grande Mer de sable aux ondulations sans fin, ou le reg caillouteux plus aride encore que le Tanezrouft, le « pays de la soif », qui vient mourir sur les mystérieux contreforts du Gilf Kebir et du djebel Uweinat.

Aujourd'hui encore, la mise sur pied d'une mission dans le désert Libyque requiert des moyens lourds et une organisation sans faille. Autant dire qu'elle n'est pas à la portée d'un simple chercheur, si passionné soit-il.

Théodore Monod se résignait à ignorer l'un des secteurs les plus intéressants du Sahara quand tomba sous ses yeux le prospectus de l'agence Lama Expedition de Francfort-sur-le-Main, offrant un circuit « touristique » qui aurait fait frémir des explorateurs aussi

Désert Libyque

chevronnés que le prince Kemal el Dine ou le major Bagnold dans les années 1920-1930.

La Grande Mer de sable, le Gilf Kebir, Abu Ballas, Uweinat, les Clayton's Craters, Arkenu, Merga, El Atrun... Bref, son vieux rêve devenait réalisable. Il suffisait de prendre un billet. C'était en 1980. Depuis, le professeur a fait de nombreux voyages avec Samir Lama, dont l'expérience du désert est incomparable et pour qui la zone séparant Koufra du Nil n'a plus de secret.

Grâce à lui, il a pu connaître enfin et étudier dans certains de ses détails cette région immense et peuplée de mystères. Mais outre le désir de découvrir enfin, par lui-même, et autrement qu'à travers la littérature classique – celle des Rohlf, des Almas, des Bagnold ou des Kemal el Dine –, un désert saharien oriental si foncièrement différent de tous les autres et auprès duquel ceux-ci sont en général une manière de forêt, de parc ou de jardin, Théodore Monod avait pour objectifs majeurs le *libyan glass*, ou « verre libyque », un des derniers grands mystères géologiques de la planète, l'énigme du Lieu des Jarres, perdu en plein cœur du désert, et enfin l'Oasis perdue, la Zerzura des légendes arabes, retrouvée par Almas dans le Gilf Kebir, et dont il a entrepris de dresser un inventaire de la flore.

Inventaire modeste, on s'en doute, car si nous comptons en France par exemple plus de quatre mille espèces végétales, l'Oasis perdue qui a tant fait rêver n'en compte guère plus de quarante. Et pourtant, dans cette pénurie, une vie animale persiste, fragile, simplifiée à l'extrême, et sans aucun doute un peu plus menacée chaque année.

Car le désert Libyque n'a pas fini de mourir. En 1969, il restait encore une source dans le Wadi Abd el Malik – l'ultime point d'eau, gouttant du rocher, à des centaines de kilomètres à la ronde. Elle a disparu dans les années 1970. Et le sable poussé par les vents étiens obture chaque jour un peu plus l'entrée des oueds du Gilf où jadis, au paléolithique, vivaient des bergers heureux.

LE DÉSERT EXTRÊME

LE PAYSAGE LIBYQUE

Désert : « lieu inhabité », dit le Petit Larousse, qui précise aussitôt après : « région caractérisée par une grande sécheresse [...] entraînant la pauvreté extrême de la végétation et une très grande faiblesse du peuplement ». Le mot *aridité* serait préférable à celui de *sécheresse*, qui exprime une situation météorologique, plus ou moins brève ou prolongée, à l'intérieur d'une zone climatique déterminée, qui sera alors plus ou moins aride. De même la notion de faiblesse du peuplement n'est pas le corollaire obligé de la sécheresse : il existe des « déserts humains » très humides, comme la montagne par exemple. Il reste que la pluviométrie, dans la bande subtropicale, est un moyen commode de définition des zones arides. On se réfère le plus souvent pour cela à un découpage en trois niveaux : une zone semi-aride, entre 300 et 150 millimètres de pluie par an, une zone aride, entre 130 et 70 millimètres, et une zone hyperaride, en dessous de 70 millimètres.

Le désert Libyque entre dans cette dernière catégorie, dont il est d'ailleurs le « champion » : si le Sahara dans son ensemble reçoit moins de 100 millimètres de pluie par an, le désert Libyque, lui, en reçoit moins de 5... On se demande d'ailleurs ce que peuvent bien signifier des « moyennes » de 1,9 mm à Koufra, 1,2 à Kharga, ou même 0,2 à Dakhla, sinon qu'il n'y pleut jamais vraiment.

Désert Libyque

Lors de notre expédition, en mars 1993, il a « plu » alors que nous campions en plein désert calcaire de Dakhla. Certains de nos compagnons ne s'en sont même pas aperçus...

On cite même une oasis près de Kebabo où il n'est jamais tombé une seule goutte d'eau, de mémoire humaine.

Mais en 1874, alors que l'explorateur allemand Rohlf's tentait de traverser la Grande Mer de sable, région aride par excellence, il sera cloué durant plus de quarante-huit heures entre deux dunes par des trombes d'eau ! À tel point qu'il nommera cet endroit le *Regenfeld* ou « champ de pluie ». Il est important de préciser qu'une pluie pareille n'arrive que tous les cent cinquante ou deux cents ans.

Il n'empêche qu'à l'échelle géologique, ce sont ces trombes intermittentes qui ont façonné l'essentiel du relief du désert Libyque, entaillant les plateaux et les regs de profonds canyons, les *wadis*, où subsiste encore une vie ténue.

Certes, aujourd'hui, ces pluies sont devenues tellement rares qu'elles n'ont plus d'influence réelle sur la morphologie du désert. Depuis plusieurs milliers d'années, d'autres éléments ont pris le relais.

Le vent

Le vent d'abord. Malgré les apparences, le Sahara n'est pas un pays plus venteux qu'un autre, mais simplement un pays où le vent, qui se manifeste sans contrainte, se fait particulièrement remarquer. À titre d'exemple, il représente dans le désert Libyque une énergie éolienne oscillant entre 1 500 et 3 000 kilowattheures par mètre carré et par an, alors qu'il en représente 3 940 à l'île de Ré. Mais si le vent ne prend que rarement l'aspect d'une tempête (la fameuse « tempête de sable » qui a alimenté tant de récits plus ou moins fantaisistes depuis Hérodote), il souffle en revanche avec une régularité dont les effets sont partout sensibles : transport et accumulation de sables, façonnement des dunes, corrasion et polissage des roches, dissémination de pollens et de diaspores, ainsi que des contraintes mécaniques sur les plantes, qui se traduisent par des formes complexes. En ce qui concerne l'érosion des roches, on a souvent tendance à

exagérer son rôle. Certes, ce rôle existe, ne serait-ce que par l'effet répété pendant des dizaines de milliers d'années du « sablage » des roches gréseuses ou calcaires.

Théodore Monod a dans son bureau un biface qu'il a ramassé dans un couloir intermédiaire de la Grande Mer de sable. Il est d'une jolie couleur brun rougeâtre et représente un très bel exemple de paléolithique ancien. Ce qui le rend unique à ses yeux, c'est qu'une de ses faces présente les arêtes caractéristiques des enlèvements successifs d'éclats, alors que l'autre est totalement polie. Quand il l'a aperçu, à quelques mètres, Théodore Monod a cru au premier coup d'œil qu'il s'agissait d'un outil néolithique – le premier, sans aucun doute, jamais trouvé dans cette région. Il l'a ramassé et, en le retournant, a compris qu'il était posé là depuis le jour où son fabricant, il y a peut-être cent mille ans, l'avait jeté : cent mille ans de vent et de sable avaient totalement poli la face tournée vers le ciel... L'autre était restée intacte, telle qu'elle avait été taillée à l'époque acheuléenne.

Le vent, parfois, joue des tours à l'anthropologue néophyte, en « sculptant » des « trifaces » aux formes absolument parfaites, les dreikanter, dont on a du mal à croire qu'ils ne sont pas sortis des mains d'un artiste néolithique. Mais ce type de corrasion s'effectue aussi à plus grande échelle, creusant dans les grès des cannelures géantes ou les sculptant selon les formes les plus variées. Le « désert blanc », entre Farafra et Baharia, offre ainsi un étrange labyrinthe de figures mélangées auxquelles, dans certaines directions, les ombres et les lumières donnent de saisissantes apparences de sphinx, de lions, de loups ou de formes humaines. Parfois, la nuit, lorsque brille la lune, apparaît ainsi un monde étrange de formes blanches dont, peut-être, sont nées bien des légendes véhiculées au pas lent des caravanes.

Mais la principale action du vent, dans le désert Libyque comme dans tous les déserts, reste l'accumulation, aboutissant à l'édification de reliefs dunaires pouvant atteindre ici 100 à 150 mètres de haut. La formation des dunes s'opère par progression et accumulation des grains de sable sous l'effet du vent. Elles s'établissent selon deux

Désert Libyque

axes possibles : parallèles au vent ou perpendiculaires. Dans le désert Libyque, où les vents établis sont des vents étésiens, c'est-à-dire des vents soufflant du nord-nord-ouest, la majeure partie des dunes, à l'est comme à l'ouest des oasis, sont parallèles au vent. Elles sont donc orientées nord-ouest-sud-est avec une régularité quasi mathématique. Mais à l'intérieur de ce vaste système parallèle s'établit, dans la partie nord de la Grande Mer de sable, un « sous-système » transversal qui, à mesure que l'on remonte vers le nord, prend de plus en plus d'importance jusqu'à « noyer » presque complètement le système parallèle. Il n'en reste pas moins que les crêtes qui émergent de la masse de sable ressemblent de façon surprenante à des dos de baleines rorquals venant respirer à la surface. Les explorateurs anglais nommeront ce système dunaire les *whalebacks* et le nom leur restera.

Le vent balaie en permanence les plaines et les « décape » de leurs éléments les plus légers. Les grands regs au sud-ouest des oasis n'ont pas d'autre origine : seuls les éléments « lourds », graviers ou débris de roche, restent en place à la surface du sol. Comme ils sont de couleur sombre et posés sur un lit de sable qu'ils protègent, le pied du chameau ou, aujourd'hui, le pneu de la voiture y laissent, en enfonçant légèrement, une empreinte claire (car remplie de sable) qui subsiste très longtemps.

C'est ainsi que l'on peut voir, en plein reg, des pistes chamelières désaffectées depuis plus de cinquante ans, et dont la trace persiste toujours. Elles se présentent sous forme de légers sillons zigzaguant, d'une soixantaine de centimètres de large, espacés de 1 mètre en moyenne, et couvrant parfois des largeurs de 100 mètres.

De même, lors de notre expédition en mars 1993, nous avons croisé une piste automobile entre Assiout et Dakhla, laissée par des pneus jumelés à bande de roulement très mince. Une seule personne a utilisé ce type de roues : le prince Kemal el Dine en 1926-1928. Elles étaient montées sur une Citroën...

Cet ouvrage a été composé
par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : N.01EBNN000116.N001
Dépôt légal : mai 2008